

Abonnements.

CANADA.
Un An.....\$0.60
Six Mois..... 0.40

ÉTATS-UNIS.
Un An..... 1.00
Frais de Poste compris.
(Payable d'avance.)

Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Aime Dieu et va ton chemin.

LE JEUNE AGE.

Paraissant les 1er et 15 du Mois.

Administration.

Toute la correspondance devra être adressée à P. X. BOUÉ, Instituteur, et Éditeur-Propriétaire, à Pointe-Gatineau, P. Q.

Les Annonces sont publiées à raison de 8 cents par ligne, pour la première insertion, et le quart du prix pour chaque insertion subséquente.



SAINT-FRANÇOIS DE SALES DE LA GATINEAU.

15 Septembre 1878.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes, à Hull.

Dimanche, 1er septembre, ces infatigables apôtres de l'instruction religieuse en Canada, ont fait, pour la première fois, leur entrée dans Hull.

Lé Révd. Père Cauvin, supérieur de la Maison des Oblats, a eu la généreuse idée de clore le bazar par un grand concert.

Il a bien voulu nous honorer de la direction musicale.

L'assistance était considérable.

Grâce à cette idée de charité, nous avons eu le concours puissant des principaux amateurs d'Ottawa comme de Hull.

Mme Christin a chanté avec son succès accoutumé une fort jolie romance de *Ramie*, le *Testament d'un cœur*, et Mme McGarr a rendu également bien une romance aussi d'un excellent choix. Les voix de ces deux dames ont encore brillé plus tard, chacune dans son registre, en interprétant cette partie si difficile du *Stabat de Rossini*, le *Quint homo*.

M. Gauthier a produit un excellent effet par sa belle voix de basse.

L'orchestre Marier, avec lequel on doit toujours compter dans un bon concert, a contribué beaucoup au succès de la soirée, ainsi que le corps de musique de Hull qui se perfectionne tous les jours sous l'excellente direction de M. Durocher.

L'auditoire avait l'air de regretter la note du programme qui disait qu'aucun morceau ne serait répété.

Les applaudissements ont été des plus enthousiastes.

Entre les deux parties du Concert, M. Evanturel est venu se faire le panégyriste des Chers Frères.

Il a fait l'une de ses heureuses improvisations dont Hull a déjà été le témoin. Il a esquissé à grands traits l'histoire de l'instruction religieuse dans le pays en faisant ressortir la large part de mérite qui revient de droit aux disciples de *La Salle*.

Il les a suivis partout dans la Province de Québec, se prodiguant toujours pour l'éducation de l'enfant du peuple. M. Evanturel les fit voir dans tout leur héroïsme et leur dévouement dans la grande guerre de 1870-71.

Il a raconté quelques glorieux faits d'armes en y plaçant le pendant de la charité, par le frère des écoles chrétiennes.

L'auditoire n'osait l'arrêter par ses applaudissements : il ne les lui ménagea pas quand il eut terminé cette éloquente esquisse.

G. SMITH.

Nouvelles politiques.

On a rarement vu, depuis l'Union, une lutte politique aussi vive que celle qui se livre dans le moment. Le lecteur peut se faire une idée de l'ardeur et de l'acrimonie de cette lutte par le nombre relativement petit d'élections par acclamation.

Sur deux cent six députés ou aspirants aux honneurs parlementaires, cinq seulement ont eu l'avantage de n'être pas suivis par un adversaire. M. McGreevy est élu dans Québec-Ouest, M. Haddow à Restigouche, M. Brooks à Sherbrooke, M. Scriver à Huntingdon et M. Onimet à Laval.

Ces messieurs sont d'anciens députés qui — au Parlement dernier — étaient catégoriquement rangés comme suit : MM. McGreevy, Brooks et Onimet à la suite de sir John A. MacDonald, et MM. Haddow et Scriver derrière M. Mackenzie.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de les changer de place.

Beaucoup d'anciens députés vont rester sur le carreau et feront place à des jeunes gens.

Dans le Parlement Provincial de Québec, il y a une phalange de jeunes députés qui a relevé considérablement le niveau de la discussion. Il en sera certainement de même sur le théâtre encore plus vaste de la Chambre des Communes.

Quand viendra notre prochain numéro, la mine préparée depuis cinq ans aura fait explosion.

Quels seront les blessés ? il est difficile de le prévoir. Plusieurs laisseront leurs cendres dans l'urne électorale selon le procédé de la crémation ; d'autres monteront au pinacle en marchant sur le corps même d'hommes qui furent pourtant des chefs dans le passé.

Quelques jours encore suffiront pour dévoiler le secret populaire.

F. E. M. EVANTUREL.

Note de l'Administration.

Après six mois d'existence notre journal peut se targuer d'avoir passé sa crise.

La rentrée des classes dans les divers collèges et communautés de filles, l'impulsion nouvelle que reçoit l'éducation au mois de septembre de chaque année, sont autant de raisons d'encouragement pour l'administration du *Jeune Age*.

Mais si nous avons vu avec plaisir se grossir considérablement la liste de nos abonnés, nous sommes peiné d'avoir à prévenir nos souscripteurs que nous allons cesser l'envoi du journal à ceux qui n'ont pas soldé leurs comptes.

L'abonnement est payable d'avance, et nous avons cependant attendu six mois !

En offrant nos sincères remerciements à ceux qui nous ont fait parvenir leurs soixante cents, nous sommes heureux de pouvoir leur dire (ce qu'ils constateront d'ailleurs eux-mêmes) que le journal renfermera désormais un tiers de nouvelles de plus.

Par suite de nouveaux arrangements pour la publication de notre Feuille, le caractère ne sera plus interligné, ce qui nous donne la satisfaction de pouvoir y faire des améliorations.

Nous allons expédier le journal aux divers maîtres de poste, avec prière de se constituer les agents du *Jeune Age*.

Nous offrons à toute personne qui nous procurera six (6) abonnements, l'avantage d'un abonnement gratuit pour l'année, ou *die par cent* sur le montant collecté.

Nous envoyons des reçus à toutes les personnes qui nous ont payé ; celles qui n'auraient pas eu de reçus feraient bien de nous écrire à ce sujet, car nous avons d'excellentes raisons de donner un tel avis.

Comme nous sommes éloignés de la plupart de nos correspondants et, conséquemment, dans l'impossibilité de leur envoyer

des *épreuves*, nous les prions instamment de nous expédier des manuscrits soignés.

La correction faite par la rédaction sera d'autant meilleure que le manuscrit sera lisible.

MÉLANGES.

La Charité.

Faire la charité est un acte méritoire ; cet acte est doublement méritoire lorsqu'on l'accompagne d'une grande discrétion. Il y a de bons pauvres et on en compte de mauvais. Pour les premiers on peut toujours les satisfaire selon ses moyens. Quelques morceaux de bois, un morceau de pain, de la viande, s'il vous en reste, tout cela peut porter secours à une famille en détresse, à un bon pauvre que la misère ou une infirmité oblige de mendier. Quant aux autres, repoussez-les avec ménagements, car ceux-là le plus souvent peuvent travailler ; la paresse ou l'intempérance les conduit à la misère et au vice. S'il vous est possible de les raisonner, de leur donner de bons conseils, faites-le au meilleur de votre connaissance. Mais s'ils repoussent vos conseils et qu'ils préfèrent de l'argent au pain que vous voulez leur donner, soyez certain que ceux-ci sont de mauvais pauvres ; qu'ils sachent que la société ne consentira jamais à secourir la mauvaise conduite de celui-ci ou les vices de celui-là. C'est ainsi que l'on purge une localité de ces êtres malsains qui ne sont qu'un mauvais exemple pour les enfants. Nous le savons, on est bien souvent trompé par l'hypocrisie d'un certain nombre d'individus des deux sexes ; mais pour cela doit-on cesser d'être charitable ? non, certainement. La charité doit se faire avec précaution et de manière à soulager la vraie misère. Une localité qui n'a pas de pauvres est très-privilegiée ; mais tel est le cœur humain que beaucoup de personnes, dans ce dernier cas, trouvent encore le moyen de faire du bien : à plus forte raison devons-nous nous rechercher les bons pauvres, lorsqu'ils s'en présentent, de manière à exercer notre charité avec fruit et pour nous convaincre qu'une bonne œuvre n'est jamais perdue. Attachez-vous surtout à découvrir les misères cachées ; il y en a beaucoup de celles-là, soit qu'elles se refusent à se montrer de crainte de vous insulter, soit qu'elles se présentent trop hideuses à vos yeux. Ah ! ceux-là sont les bons pauvres qui ont trop de cœur pour vouloir faire saigner le vôtre ; ceux-là sont les vrais pauvres que des revers de fortune ont jetés dans la misère et qu'une sorte de honte, facile à comprendre, jette dans l'obscurité la plus profonde. Plutôt mourir que d'être à charge à la société, disent-ils, et alors ils ne sortent plus de leur réduit, il faut absolument les y surprendre pour connaître leur triste position. La charité bien entendue, bien distribuée doit être la principale occupation de notre esprit. Sacrifions notre luxe, nos beaux habillements afin de satisfaire l'indigent et pour cela nous recevrons au centuple dans le ciel ce que nous aurons donné sur cette terre.

Le Luxe.

On frémit devant les dépenses que coûte le luxe chez un grand nombre de familles ! Le monde est ainsi fait qu'il ne juge de vos

moyens que par le luxe que vous lui offrez, mais les esprits sérieux ne s'y trompent pas. Quelques faits vous prouveront que le luxe est un vice qui compromet l'avenir d'une multitude de familles.—Un pauvre, par une rude journée d'hiver, frappe à la porte d'une maison pour obtenir quelques morceaux de bois ; la maîtresse ouvre la porte et chasse le pauvre ! Le soir, cette même dame paraît dans un bal avec une toilette qui lui coûtait deux cent dollars !—Une jeune femme chargée de neuf enfants, veuve depuis quelques semaines, se voit réduite à la misère la plus affreuse. Confiant la maison à l'aîné de ses enfants, le cœur gonflé par le chagrin, elle se dirige vers une demeure où le luxe triomphe de la gêne des temps. Elle pense, cette pauvre mère, que là, dans cette demeure, une autre mère comprendra sa triste position. Mais non. Une marâtre la jette à la porte et l'insulte !—Un homme fort riche donne l'ordre à son domestique de chasser tous les pauvres de chez lui tandis qu'il réunit chaque soir ses amis pour boire du champagne !—Un autre individu, fatigué des pauvres qui cognent à sa porte, décide de donner de la viande pourrie que son chien se refuserait à manger !—D'autres personnes s'amuse à faire causer le pauvre, à se faire compter ses misères, ses mille souffrances et le renvoie en lui disant "je n'ai rien à vous donner."—Voilà où le luxe conduit ses personnes sans cœur, sans charité. Aussi le châtement n'est jamais long à les atteindre. La faillite de celui-ci, l'inconduite de celui-là ou le désordre de celle-ci, la coquette de celle-là sont la punition méritée, et bien méritée qu'elles reçoivent. Le luxe entraîne aux passions les plus coupables : personnes n'est à l'abri des accidents qu'il provoque ni de la critique qu'il excite. Ceux qui sont riches peuvent certainement se donner du luxe sans jamais oublier d'être charitables ; il y a beaucoup de gens riches et charitables, c'est vrai ; mais combien en ont compte qui mettent bien au-dessus des actes de la véritable charité tous les plaisirs que leur procure le luxe ; ceux-là doivent être montrés au doigt, doivent être signalés à la vindicte publique. Lorsque nous voyons, nous assistons à toutes les misères qui fondent sur les familles, que nous considérons ces pauvres petits enfants, même au berceau, aux quels manquent le plus stricte nécessaire, comment ne pas condamner le luxe qui après tout représente une somptuosité excessive dans les habits, l'ameublement, les attelages, et que nous voyons cette profusion, cette superfluité ridicule chez bien des familles ! Que celle-là modèrent leurs goûts, leurs passions ; qu'elles fassent un retour sur elle-mêmes et qu'elles chassent de leur esprit ces tendances pernicieuses pour leur âme. Que désormais chacun renonce à ce luxe éffréné et apporte dans son intérieur le bien-être seulement ; le surplus servira alors à soulager les malheureux, à consoler la misère.

G. SMITH.

Chronique.

La politique défraie aujourd'hui la chronique de tous les journaux et publications. Le programme du journal et ma position particulière m'ordonnent de ne pas m'y brûler les ailes. Néanmoins, d'hui au 17 du mois courant, il serait difficile d'absorber autrement l'attention du lecteur. Dans les villes, il faut savoir s'endormir au bruit strident des acclamations populaires et ne pas s'effrayer si l'on vous toise du bas en haut et du haut en bas. Il y a, voyez-vous, dans les deux partis qui se disputent la représentation de la Capitale, des physionomistes à gages qui s'obligent à dire à leurs candidats respectifs quelles sont les intentions d'un chacun. Ils vous étudient, vous contemplent à vous dévisager, et font un rapport en conséquence. Chacun est noté selon sa *binette*. Il paraît que les opinions politiques se reconnaissent aujourd'hui à la *binette* particulière des individus.

C'est un véritable système de police secrète.

La seule chance de savoir comment vous êtes *cotté*, c'est d'étudier à votre tour les salutations des quatre candidats.

Ils sont, par le temps qui court, on ne peut plus aimables, messieurs les candidats !

L'ouvrier, modestement toileté, est tout-à fait surpris de voir—en allant dîner—un beau monsieur tout de noir habillé et au chapeau de satin se décoiffer de loin en l'apercevant, et le passer avec autant de respect que naguère le Gouverneur-Général ou l'Evêque diocésain.

Il y en a parmi les quatre qui ne laissent le sourire errer sur leurs lèvres que tous les cinq ans. Profitez-en !

Si vous avez vécu dans l'intimité des quatre par le passé, soyez sûr que deux vont vous faire défaut et vous recevoir avec froideur.

C'est de ce côté que vous avez été mal noté, c'est sa cause que votre *binette* a paru repousser.

Si vous êtes mal *cotté* dans le carnet des libéraux, votre nom passera sous les lunettes du grand Manitou.

Oh ! malheur, mille fois malheur à vous, —diront les partisans—si vous êtes fonctionnaire public.—C'est alors que vous serez suspendu..... de vos fonctions.

Si ce sont les conservateurs qui vous redoutent, on a consigné votre nom parmi les victimes qui devront céder leurs places aux amis affamés qui attendent avec impatience. Vous êtes dans le carnet de l'un ou dans le *calpin* de l'autre, il n'y a pas à tortiller.

Il doit s'en trouver quelques-uns d'assez malheureux pour avoir été le jouet de quelque illusion d'optique et placés, toujours par les physionomistes, sous le courroux des deux partis à la fois.

Les employés publics intimidés, se rendent à domicile les yeux modestement baissés et évitent de rencontrer les autres mortels.—Il leur faut regarder à deux fois à la couleur de leur cravate.

Parlent-ils à quelqu'un, que dix minutes après on en a informé les candidats. Il n'y a qu'un code de loi : "Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es."

Les familles sont privées de se voir si elles ont quelques relations intimes avec les chefs ou quelques parents à caser.

Si vous allez vous placer à l'arrière-plan d'une assemblée publique, pour écouter avec la plus stricte neutralité, il faut avoir la précaution de se bien moucher avant d'entrer.

Tirez-vous votre mouchoir, quelque officieux croira à une adhésion aux opinions de l'orateur du moment.

Il faut bien que l'électeur souffre, le candidat transpire, sue, écumme.

Il y a eu, dernièrement, un grand pique-nique donné par l'Union Catholique.

Le programme était varié.

La population irlandaise toute entière était là, au moins devait y être.

Chacun des quatre malheureux capteurs de suffrages s'était dit tout bas : il faut y aller !

Il comptait que son adversaire n'y songerait nullement, et l'ambaine lui paraissait bonne.

Ils formaient tous parti du comité des jeux.—On les vit faire partir les chevaux avec un zèle intéressé, donner le signal du départ pour les courses à pieds.

Ils se prodiguaient vraiment pour faire plaisir aux Irlandais.

Ils allaient atteindre leur but.

J'ai personnellement eu le plaisir d'en voir deux pousser le dévouement jusqu'à courir avec les concurrents pour pouvoir juger avec plus d'impartialité.

Et la conclusion, le but !.....

Hélas ! ils jouaient de malheur : ils y étaient tous les quatre et se coudoyaient dans leur précipitation désintéressée mais non naturelle. Ils en feront une maladie.

En effet, après une telle sympathie, un pareil enthousiasme pour la cause irlandaise, on ne pouvait manquer, assurément,

de recueillir quelques centaines de suffrages. Mais il manquait quelque chose à la réalisation d'un espoir si chèrement acheté : l'absence de son adversaire !!!

Les Irlandais se demandent encore la raison de leur zèle et paraissent incapables de décider lequel des quatre a le plus fait pour les amuser.

La mèche est éteinte et le résultat est nul.....

F. E. ALF. EVANTUREL.

HYGIÈNE.

§ 1. Conseils généraux.

L'hygiène est beaucoup plus importante que la médecine proprement dite ; mais celle-là doit être soumise à des règles judicieuses dont le médecin doit être le guide. L'enfant a besoin des secours du médecin, comme toute autre personne ; mais la fonction de ce dernier consiste surtout à l'égard de ces jeunes êtres à éloigner de la voie tout ce qui pourrait blesser, nuire ou même altérer en quoi que ce soit leur santé générale. Un bon médecin hygiéniste donne franc-jeu à la nature et l'aide à atteindre sa fin. Bon nombre de maladies seraient enrayées, bien des mortalités seraient prévenues, si le médecin était appelé à temps ; mais, malheureusement, ce n'est que quand le mal a atteint son paroxysme, que la mère ouvre les yeux, et il est bien souvent trop tard.

Appelez donc, ô mères, votre médecin, votre ami, l'ami de votre enfant, du moment que vous entrevoyez l'approche du mal, alors qu'un conseil suffira peut-être à l'extirper.

Permettez-moi dès aujourd'hui de vous donner quelques conseils généraux touchant les approches de maladies qui peuvent devenir sérieuses, afin que vous ne perdiez pas un temps précieux pour votre enfant, et pour le médecin qui devrait être témoin de ces symptômes précurseurs.

Si sa peau est trop chaude, l'enfant est certainement malade, et vous devez consulter.

Si l'enfant a un gros frisson qui dure longtemps, appelez sans retard, car c'est une maladie grave qui commence.

Si votre enfant est bien enrhumé, s'il a la voie rauque, ne perdez pas une minute, car cet enrrouement est très souvent l'avant-coureur du croup ou de la grippe.

Si votre enfant est lourd, abattu, engourdi, ne perdez pas de temps non plus, car les maladies graves commencent de cette manière, par exemple les maux de tête et de poitrine, les fièvres, etc.

Si votre enfant se plaint de mal de gorge, craignez la diphtérie ou la scarlatine, deux maladies sérieuses.

Si l'enfant, durant son sommeil grinche des dents, et si durant le jour il se frotte le nez, il est probable qu'il a des vers ; ne lui donnez aucun de ces médicaments dont les pharmaciens sont si heureux de se débarrasser, mais consultez votre médecin qui y pourvoira.

Si l'enfant a quelque éruption sur la peau, consultez toujours votre médecin qui vous dira quelle est la nature de ce mal, et quel est le remède. Il existe une immense variété de maladies de la peau, et le médecin seul peut en connaître la gravité.

Ne vous en rapportez pas à votre expérience dans ces divers cas, jeunes mères, car vous le regretterez bien souvent, et il sera peut-être trop tard. Il vaut mieux que vous courriez le risque de payer une visite inutile, que de laisser mourir votre enfant sans les soins qui auraient pu lui sauver la vie. Le médecin ne vous donnera pas toujours des remèdes, mais il vous donnera un bon conseil, lequel vaudra mieux peut-être.

DR. ROCH.

(A suivre)

GEOGRAPHIE.

I.

Un petit traité sur la géographie ancienne, moderne et sacrée, dû à la plume de Robert Sullivan, et publié en 1858 à Dublin, contient au sujet de l'enseignement de la géographie des remarques fort judicieuses dont je crois devoir noter quelques-unes.

Et d'abord, le premier soin du maître doit être de bien apprivoiser les élèves avec les quatre points cardinaux. Faire comprendre, faire saisir aux élèves la véritable situation géographique des lieux où ils se trouvent et des environs de ces lieux, voilà ce qui doit avant toutes choses être l'occupation du maître.

Cet enseignement peut être donné dans la classe même. Voici les moyens que suggère Robert Sullivan:—Prenez les élèves à midi, et dites-leur qu'en regardant le soleil leur visage se trouvent tourné vers le sud, qu'en arrière d'eux est le nord, que l'ouest est à leur droite, et l'est à leur gauche, et qu'il en est toujours de même, à midi, chaque jour de l'année."

Ces notions une fois fixées dans l'esprit des élèves, il est bon de poser à ceux-ci les questions qui suivent, et de les habituer à y répondre exactement:—Dans quelle partie de la façade de la maison d'école est la porte principale, ou à quel point cardinal se trouve située cette porte par rapport aux autres parties de la maison? De quel côté (nord? ou sud? etc.) se trouve fixé le pupitre du maître? etc., etc. De la maison d'école les questions peuvent ensuite s'étendre à la cour de récréation, et à toutes les prémisses. Il est utile de les pousser encore plus loin, et de demander par exemple:—Où demeurez-vous? Dans quelle situation géographique se trouve votre résidence par rapport à la maison d'école? Est-elle au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest de celle-ci, ou entre quelques-uns de ces points? Dans quelle situation géographique se trouve l'école par rapport à votre résidence? Dans quelle situation géographique se trouve telle église, ou tel lieu public, ou telle rivière voisine, par rapport à la maison d'école ou par rapport à votre résidence? La science des points cardinaux, de la situation géographique des lieux, des édifices, des objets,—voilà ce que doit apprendre et ce que doit connaître avant tout l'élève auquel on veut enseigner la géographie.

II.

Mention honorable.

Le premier dont nous ayons reçu les réponses à nos questions géographiques du 15 août dernier, est M. Octave Léveillé, de l'Orphelinat St. Joseph d'Ottawa, adolescent âgé de douze ans.

Les réponses données par M. Octave Léveillé sont parfaitement exactes, et nous nous exprimons de lui accorder la mention d'honneur que nous promettons à ceux de nos jeunes lecteurs qui nous répondraient.

Voici les réponses de M. Octave Léveillé:

I. Gallinas est le cap le plus au nord de l'Amérique Méridionale.

II. L'immense étendue de terre qui se prolonge au nord de Gallinas jusqu'au pôle arctique se nomme Amérique Septentrionale.

III. Celle qui se prolonge jusqu'au pôle antarctique se nomme Amérique Méridionale.

IV. Ce qu'il y a immédiatement à l'est de Gallinas se nomme les îles sous le Vent.

V. Ce qu'il y a au nord de Gallinas se nomme la mer des Caraïbes ou la mer des Antilles.

A la date où nous transmettons ces réponses au *Jeune Age*, M. Octave Léveillé est le seul qui nous ait encore répondu

PHILIPPE MASSON.

HISTOIRE DU CANADA.

Questions auxquelles nos jeunes lecteurs sont invités à répondre en s'adressant à notre bureau:

I. En quelle année eut lieu la passation de l'Acte d'union des deux Canadas?

II. Depuis combien d'années l'Acte constitutionnel était-il alors en force?

III. Combien d'années se sont écoulées depuis la passation de l'Acte de Québec jusqu'à 1841?

IV. Que devenaient le Haut-Canada et le Bas-Canada par l'Acte d'Union de 1841?

V. Dans quel but cet Acte fut-il passé?

REPONSES

Aux questions du dernier numéro.

I. Qu'arriva-t-il en 1837 et en 1838?

R.—Durant ces deux années un grand nombre de Canadiens se révoltèrent contre le gouvernement et contre la Métropole.

II. Quelles sont les principales localités où les patriotes furent victorieux?

R.—A Chambly et à St. Denis.

III. Où furent-ils défaits?

R.—Dans les combats de St. Charles, de Four Corners et de St. Eustache.

IV. Quel fut le sort de leurs chefs?

R.—Plusieurs des chefs moururent sur l'échafaud, d'autres furent exilés.

Histoire d'une bouchée de pain.

(Lettres à une petite fille.)

LETTRE II.

La main.

Ma chère enfant, je vous ai montré la dernière fois le chemin que nous avions à faire ensemble. Nous allons maintenant nous y engager, et voir le pays en détail. Cela ira comme sur des roulettes.

Et d'abord, commençons par le commencement.

Je parierais bien quelque chose que vous vous attendez à me voir commencer par la bouche. Un moment! il y a autre chose avant: ce n'est pas tout que d'avoir une bouche, il faut y faire arriver ce que l'on veut mettre dedans. Comment feriez-vous, à table, si vous n'aviez pas de mains?

La main est donc la première chose à considérer.

Vous savez comment elle est faite. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, pour n'y avoir pas encore pensé, c'est la raison pour laquelle votre main est un instrument plus commode et par conséquent plus parfait que la patte du chat, par exemple, qui figure aussi dans sa machine à manger, puisqu'elle lui sert à attraper les souris.

Parmi vos cinq doigts il y en a un, le plus gros de tous, celui qu'on appelle le pouce, qui est jeté sur le côté, tout à fait en dehors des autres. Regardez-le avec respect, c'est à lui que l'homme doit une partie de sa supériorité sur les animaux. C'est un des plus beaux cadeaux que Dieu nous ait faits. Sans le pouce les trois quarts des industries humaines seraient encore peut-être à créer, et la première de toutes, celle qui consiste à faire arriver dans l'assiette ce qui s'y trouve, cette industrie-là aurait rencontré des difficultés dont vous n'avez pas l'idée.

Avez-vous remarqué, quand vous voulez saisir un objet, que c'est toujours le pouce qui se met en avant, et qu'il est toujours, lui seul, d'un côté pendant que tout le reste des doigts est de l'autre. Si le pouce n'est pas de la partie, rien ne tient dans la main. Il a été disposé de façon qu'il peut venir se mettre en face des autres doigts, l'un après l'autre ou tous ensemble, comme on veut, ce qui nous permet de tenir ferme, comme avec une pince, tous les objets, petits et gros. Notre main doit sa perfection à cette bienheureuse disposition, qui n'a pas été accordée aux autres animaux, sauf au singe, notre plus proche voisin. Je vous dirai même, pendant que nous y sommes, que c'est là ce qui distingue une main d'une patte ou d'un pied. Le singe, lui, a des pouces aux quatre membres; aussi a-t-il des mains au bout des jambes comme au bout des bras. Rassurez-vous, il n'est pas plus avancé que nous, pour cela, au contraire. Je vous l'expliquerai ailleurs.

Vous voyez bien qu'il était nécessaire,

avant d'arriver à la bouche, de nous occuper de la main qui est la pourvoyeuse de la bouche. C'est une bonne pourvoyeuse que nous avons là! Si l'on pensait toujours à tout, on n'éplucherait jamais une noix, sans remercier le bon Dieu qui nous a donné le pouce, grâce auquel nous pouvons en venir à bout. Et pourtant il vous semble encore, convenez-en, que, si les mains venaient tout-à-coup à vous manquer, vous ne vous laisseriez pas mourir de faim pour cela.

C'est que vous ne faites pas attention à un petit détail, qui pourtant en vaudrait bien la peine, à savoir que, d'un bout du monde à l'autre, une foule de mains travaillent constamment pour vous donner à manger. Savez-vous bien tout ce que l'on a mis de mains en mouvement, depuis celle du nègre qui a récolté le café jusqu'à celle de la cuisinière qui l'a moulu, sans parler de la main du marin qui l'a amené dans notre pays! Depuis la main du laboureur qui a semé le blé, et du meunier qui en a fait de la farine, jusqu'à la main du boulanger qui en a fait un petit pain! Et la main de la fermière qui a traité le lait! Et la main du raffineur qui a fait le sucre, pour vous faire grâce de tant d'autres, que lui ont préparé sa besogne!

Que serait-ce donc si j'allais m'amuser à compter tout ce qu'il a fallu de mains pour avoir:

- La fabrique du raffineur.
- L'étable de la laitière,
- Le four du boulanger,
- Le moulin du meunier,
- La charrue du laboureur,
- Le vaisseau du marin?

N'oublions-nous rien? Ah! mon Dieu! la plus importante de toutes les mains, celle qui rassemble pour vous les fruits du travail de toutes les autres, la chère main de votre maman, qui devient si souvent la vôtre, quand la véritable est maladroite ou paresseuse!

Comprenez-vous maintenant comment on pourrait se passer à toute force, sans que l'estomac en souffrit trop, de ces deux pauvres menottes, qui ne savent encore rien faire, bien qu'elles aient aussi un pouce? Avec une pareille armée de mains qui se remuent dans tous les sens pour approvisionner cette petite bouche, ce n'est pas bien malin.

Et quelle est la morale de l'histoire d'aujourd'hui? Il y en a plus d'une.

D'abord elle vous apprend, si vous ne le saviez pas encore, que vous avez aux autres hommes, à presque tous, de grandes obligations, parce qu'ils travaillent tous pour vous. Cet ouvrier aux manches retroussées, dont vous auriez peur de toucher la main noire et sale, c'est bien souvent à votre service que sa main s'est noircie et salie.

Chaque fois que vous regardez votre petite main, pensez que vous avez là une éducation à faire, une dette d'honneur à payer, et qu'il faut vous dépêcher de la rendre bien habile, pour qu'on ne puisse plus dire de vous que vous ne servez à rien.

Et puis, pensez aussi qu'un jour viendra où les mains révérees qui prennent soin maintenant de votre enfance, s'affaibliront et deviendront inhabiles avec l'âge. Vous serez forte alors, et le service que vous recevrez maintenant, il faudra le rendre, le rendre comme vous l'avez reçu, c'est-à-dire avec les mains. C'était la main de la mère qui allait et venait sans cesse autour de la petite fille. C'est la main de la petite fille qui doit aller et venir autour de la vieille mère, sa main, et pas une autre.

Ici encore, mon enfant, la bouche n'est rien sans la main. La bouche dit qu'on aime, et la main le prouve.

JEAN MACÉ,

Revu et corrigé par F. X. B.

Un Anniversaire.

C'était jour de fête à Londres, dans l'hôtel Harrison, Gregory Sullivan et Cie. Les bureaux avaient été fermés. Il y avait grand gala dans la maison. Cent personnes se trouvaient réunies dans la vaste salle à manger. Quarante des convives étaient les parents, frères, fils, filles, petits-fils et pe-

filles-filles, neveux ou nièces du riche négociant. Les soixante autres étaient les employés à tous les degrés de la maison Harrison et Gregory Sullivan, une des plus considérables, une des plus honorables maisons de la cité.

Le dîner avait été abondant. La bonne humeur était générale, et Gregory, la figure épanouie, avait eu pour chacun de ses hôtes un sourire, une parole aimable.

L'heure des toasts, heure sérieuse chez nos voisins d'outre-Manche, était arrivée.

Mes enfants, dit Gregory Sullivan, en s'adressant aux membres de sa belle famille, mes autres enfants, dit-il, en s'adressant à ses employés, je crois bon aujourd'hui de vous dire à tous ce que la plupart d'entre vous ignorent encore, c'est-à-dire l'origine de ma fortune. Je me croirais indigne de ma prospérité, si j'oubliais en ce jour de vous faire savoir d'où et de qui elle me vient.

Le double toast que je vais porter s'adresse à deux mémoires qui me sont également chères, et qui devront vous être tout à l'heure également sacrées.

C'est à mon père, Daniel Sullivan, c'est à James Harrison que nous allons boire, mes enfants.....

Hurrah pour Daniel Sullivan!

Hurrah pour James Harrison!

Quand l'enthousiasme se fut calmé :— Mon père, mon père, dit Gregory Sullivan, dont la voix s'allérait en répétant ce mot de père, mon père, Daniel Sullivan, était avant ma naissance un brave, un courageux, un très pauvre ouvrier irlandais.

Lorsque je vins au monde, il dut quitter Dublin, où le travail lui manquait, pour venir, avec ma mère et moi, demander à Londres de quoi faire vivre sa femme et son enfant. Ma mère m'a dit souvent que leur cœur avait été bien gros quand il leur avait fallu abandonner leur verte et charmante île. Mais la nécessité ne tient pas compte des soupirs. Heureusement, mon père avec sa loyale figure et sa taille athlétique, trouva, dès son arrivée, à s'employer dans un de ces docks de la Tamise où les bras robustes ont toujours de la besogne.

Pendant huit ans, tout alla bien. Mon père faisait gaiement ce rude métier, si bien nommé, d'homme de peine, qui consiste à porter tant que dure le jour des fardeaux, et à charger et décharger des navires. Ma chère et tendre mère, toute à son mari et à son ménage, ajoutait au bien-être commun par des travaux à l'aiguille. Tous deux étaient heureux de cet innocent bonheur des gens humbles qui laissent caudiquement à Dieu le souci du lendemain. Vous étiez l'un après l'autre arrivés en ce monde, vous Joë et Jonathan, vous Jenny et Bertha, dans les quatre années qui avaient suivi notre établissement à Londres; vous grandissiez et vous grossissiez à la joie de vos parents, et quand venait le dimanche, il fallait voir comme notre père et notre mère étaient fiers de pouvoir vous montrer bien débarbouillés et bien endimanchés à tout le voisinage.

Une si modeste félicité aurait dû être à l'abri des coups du sort. Il n'en fut rien.

Un jour, un triste jour, notre père s'en revint à la maison, laissant pour la première fois inachevé son labeur quotidien. Il était pâle, et tenait sur ses lèvres un mouchoir taché du sang qui s'échappait de sa bouche.

En portant une charge trop lourde, devant laquelle ses camarades avaient reculé, il s'était rompu un vaisseau dans la poitrine.

Daniel Sullivan se mit au lit en disant : "Cela ne sera rien."

Mais, le lendemain, il ne put se lever. "Cela ne sera rien," dit-il encore en nous embrassant. "Quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus." Cependant, sur un signe de ma mère, j'étais allé chercher le médecin des pauvres. Le docteur examina l'état de mon père. Il lui tâta le pouls, il regarda et palpa sa vaste poitrine, il lui dit de tousser pendant qu'il l'écoutait, et son examen fait, il s'en alla.

Ma mère, qui l'avait reconduit jusqu'au haut de l'escalier de la cave un peu sombre où nous demeurions, ne rentra pas.

"Va donc la chercher," me dit mon père.

Je la trouvai assise derrière la porte sur une des marches et tout en larmes. "Gregory, Gregory, me dit-elle en me serrant sur son sein, ne dis pas à ton père que j'ai pleuré, et ne pleure pas, ajouta-t-elle, en m'essuyant les yeux. Ne pleure ni devant lui ni devant tes frères et tes sœurs."

Le médecin revenait tous les deux ou trois jours. Ma mère l'attendait comme le Messie. Chaque fois, en le reconduisant, elle causait un peu avec lui derrière la porte, et rentrait la sourire sur les lèvres. Ce sourire ne me contentait pas, et j'aurais bien voulu savoir ce que le médecin lui avait dit. Mais ma mère se taisait. Elle allait droit à son mari, l'embrassait et l'arrangeait dans son lit, puis reprenait son ouvrage sans que je puisse deviner si elle était pour de bon consolée ou alligée.

Jenny et moi, pour l'aider, nous faisons le ménage. Jenny habillait les petits et préparait le repas; j'allais aux provisions. Les autres jouaient dans un coin.

En nous voyant tout autour de lui, mon père était content. "C'est bon d'être un peu malade, dit-il, en prenant les mains de ma mère, ça repose."

Quelquefois il l'appelait : "Tu es une bonne femme, tu vas me gêner, si j'étais riche, je ne voudrais plus guérir."

Ma mère alors riait en l'appelant grand paresseux si nous allions tous l'embrasser. Nous étions un peu jaloux. Quand l'un avait eu son baiser, les autres voulaient tout de suite le leur.

Je remarquai un soir que ma mère avait les yeux bien rouges. Cela m'empêcha de dormir, et je vis ce que je n'avais pas vu jusque là : c'est qu'elle ne se couchait pas et travaillait toute la nuit, soit pour veiller notre père, soit pour avancer son ouvrage.

Le matin de ce jour-là, j'allais lui parler de ce que j'avais découvert, quand elle me prit à part et m'emmenant sous l'escalier : "Gregory, me dit-elle, tu es un petit homme, tu as bientôt dix ans, tu as du courage et de la raison; va trouver John Maxwell et dis-lui que je veux le voir, je te dirai après, quelque chose."

John était policeman du quartier et notre cousin. Il causa assez longtemps avec ma mère, qui était allée au haut de l'escalier comme pour prendre l'air. Quand elle revint elle me fit signe qu'elle avait à me parler. Mais ce n'était pas facile, car mon père ne la quittait pas des yeux. Heureusement sur le soir il s'endormit.

"Mon Gregory, me dit ma mère, ton père ne peut plus gagner d'argent, il faut que tu travailles, mon enfant; il faut que les frères et tes sœurs elles-mêmes, travaillent aussi. Dans deux jours il n'y aura plus un penny à la maison. J'ai eu beau faire, je n'y suis pas."

— Oh ! mère, lui dis-je en me jetant à son cou, je suis fort; qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Demain, me répondit ma mère, tu iras trouver John; il te conduira au bureau des balayeurs dont son beau-frère est un des chefs; puis de là il t'accompagnera, avec les trois petits, dans un quartier qu'on vous aura choisi, et là, mon pauvre Gregory, avec un balai qu'on vous donnera à chacun, vous ferez des petits chemins bien propres en travers des rues pour les passants qui ne veulent pas se croter. Tu auras bien soin de tes frères et de ta sœur, Gregory, tu es le plus grand, ne les laisse pas s'écarter; Jenny est étourdie, veille sur elle, les voitures me font peur, non pour toi, tu es réfléchi, mais pour les autres.

Ah ! mon pauvre petit garçon, ajouta-t-elle en me regardant jusqu'au fond du cœur, que ne puis-je aller balayer à ta place! — Je balayerai, je balayerai très bien, mère, lui dis-je; cela n'est pas difficile, et les petits ne risqueront rien avec moi. Mère, essuie donc les yeux...

— Ah ! mon enfant, mon enfant, me dit-elle, nous étions donc trop heureux.....

Après quelques bons baisers :

"Cela me rend le courage de l'embrasser, me dit ma mère. Je n'ai plus rien à te recommander, sinon d'être bien poli avec les dames et les messieurs, mon Gregory :

mais ne les importune pas, ne tends pas trop la main, mon enfant. Remercie bien ceux qui te donneront quelque chose; mais ne te chagrine pas contre ceux qui ne te donneront rien, car tout le monde ne peut pas donner.

"A deux heures, vous irez manger où John vous dira, chez de bonnes gens qui tiennent une petite taverne. Vous n'écoutez pas les grandes personnes qui parlent quelquefois, dans ces endroits-là, de ce que les petits ne peuvent pas entendre, vous resterez entre vous, n'est-ce pas, sans vous séparer jamais? Le soir, vous reviendrez. Ah ! Gregory, que Dieu l'assiste !"

P. J. STAHL.

(A suivre.)

ANNONCES.

Nos Agents.

PHILIPPE MASSON, Avocat.—QUÉBEC.
PIERRE DUPONT.—TROIS-RIVIÈRES.
DR. D. AUBRY.—CÔTE ST. PAUL.
ALPHONSE BOLEAU—MONTREAL.
ISIDORE NADON—ST. CONSTANT.
J. E. LEMIEUX—OTTAWA.

Mr. ALPHONSE BOLEAU, étant notre agent pour la cité de Montréal, est autorisé à y collecter toutes les sommes qui nous sont dues. Nos abonnés et autres personnes pourront s'adresser à lui au Bureau du Procureur (Palais de Justice) depuis 9 heures A. M. jusqu'à 4 heures P. M., et le reste du temps, à sa résidence, rue Jacques-Cartier, No. 293.

ON A BESOIN

d'agents pour le *Jeune Age* dans les différentes parties de la Puissance du Canada et aux Etats-Unis.

Un pourcentage libéral sera accordé sur le montant des sommes collectées par les agents.

S'adresser à l'Éditeur du *Jeune Age*.

F. E. Alf. Evanturel,

(Bachelier en loi de l'Université-Laval.)

AVOCAT.

Mr. Evanturel pourra être consulté pour affaires professionnelles à sa résidence, No. 76, rue Slater, Ottawa, depuis 4 heures à 8 heures P. M. et les samedis, depuis 4 heures à 6 heures du soir.

D. C. SIMON, HULL.

SYNDIC OFFICIEL

pour la Cité de Hull et les Comtés d'Ottawa et de Pontiac.

GREFFIER

de la Cour de Magistrat de District Siégeant en la Cité de Hull.

COMPTABLE, COLLECTEUR, AGENT D'ASSURANCE.

BUREAU ET RÉSIDENCE :

Près du Marché, vis-à-vis l'Église Catholique.

J. O. ARCHAMBAULT,

NOTAIRE,

Rue Principale, HULL.

THOMAS ROCHE,

AVOCAT,

RUE PRINCIPALE, HULL.

ALFRED ROCHON,

AVOCAT,

RUE PRINCIPALE, HULL.

M. ROCHON suit assidument les différentes Cours de Justice du District d'Ottawa.

Imprimé aux Ateliers du Foyer Domestique.